

L'itinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand : mythe, rêve et récit

Thierry LAVABRE-BERTRAND

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS-CLÉS

Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, littérature de l'Empire, littérature et voyage.

RÉSUMÉ

Chateaubriand entreprend de juillet 1806 à juin 1807 un périple qui va l'amener à visiter le Péloponnèse (et notamment les ruines de Sparte), Athènes, Constantinople, Jérusalem et la Terre sainte, l'Égypte et Tunis. S'imprégnant de l'esprit des lieux, témoin impitoyable du despotisme ottoman, il tire de ce pèlerinage aux sources de la civilisation occidentale un ouvrage mêlant érudition, observation, rêverie et quête spirituelle. Il renouvelle le genre du Voyage, en se mettant au centre du récit. L'itinéraire est aussi le lieu où lui-même prend conscience de son lien au passé, de la place de la liberté personnelle et de l'inévitable solitude qui en découle. Charnière dans l'histoire de ce genre de littérature, il est aussi un moment essentiel de l'évolution intérieure de son auteur et du développement de son génie.

Sicut nubes... quasi naves... velut umbra...

Cette épigraphe célèbre des *Mémoires d'Outre-Tombe* résume admirablement le ton et tout autant l'essence du sommet de l'œuvre de Chateaubriand. Elle renvoie aux navires et donc aux voyages et quel voyageur fut-il ! Pas une de ses œuvres qui ne comporte, ici ou là, d'allusion à ses innombrables pérégrinations et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* et de *Jérusalem à Paris* figure en bonne place tant dans le cœur du public que dans celui de son auteur. Il rejoint certes un intérêt général pour l'Orient, il inaugure un style nouveau, mais il relate surtout une étape essentielle de l'évolution intérieure de son auteur.

Invitons donc à un voyage dans le Voyage et l'itinéraire dans cet *Itinéraire* comportera logiquement trois étapes : qu'était Chateaubriand à l'époque de son pèlerinage, entrepris en 1806 ? Quelles stations peut-on retenir de son périple ? Quelle construction ou plutôt reconstruction peut-on assigner à l'œuvre qui lui donne sens et portée ?

1. La genèse d'un pèlerinage

Lorsqu'il entreprend son périple à la fin de juillet 1806, Chateaubriand va avoir 38 ans. Il n'est pas inutile de faire un bref résumé de son parcours antérieur¹. Né à St

¹ Les biographies de Chateaubriand sont innombrables. On peut, entre bien d'autres, citer André Maurois, *René ou La vie de Chateaubriand*, Paris, B. Grasset, coll. « Les Cahiers Rouges », 1938 ;

Malo, le 4 septembre 1768, d'une veuille famille bretonne ruinée mais qui avait pu reconquérir une fortune certaine grâce au commerce maritime (et à la traite négrière...), il passe une enfance et une adolescence rêveuses et tourmentées dans le vieux château de Combourg que son père achète en 1771, aux côtés de sa sœur Lucile (1764-1804). Élève des collèges de Dol, Rennes puis Dinan, ce cadet de famille commence une carrière militaire sous les ordres de son frère aîné, est présenté à la Cour, et pense entrer dans l'Ordre de Malte lorsqu'éclate la Révolution. Le malheureux avocat de Louis XVI, Malesherbes (1721-1794), grand-père par alliance de son frère, l'incite à partir en Amérique « chercher le passage du Nord-Ouest ». Le récit que Chateaubriand fera de ce voyage sera remis en question sur de nombreux points. Il dit avoir rencontré Washington, être monté jusqu'aux sources du Niagara, avoir partagé la vie sauvage des Indiens : tout ceci a été remis en cause. Il reste que ce voyage dans des contrées lointaines a profondément marqué Chateaubriand : il y découvre une nature vierge, qui consonne à ses aspirations romantiques vers l'infini des possibles. Le retour à la réalité est brutal : apprenant par hasard la fuite à Varennes, il décide de rentrer en France, se marie en passant à une amie de sa sœur Lucile, Céleste Buisson de la Vigne (1774-1847) et part s'enrôler dans l'armée des princes pour une campagne désastreuse. Il lui reste à s'exiler, passant par Jersey, puis menant une vie de misère à Londres, vivant d'expédients. Il y publie en 1797 *l'Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française* qui est son premier ouvrage. Le coup d'État de Brumaire mettant un terme à la Révolution, il entreprend de rentrer en France en 1800, avec l'aide de tout un cercle qui va le lancer dans le milieu littéraire, avec en tout premier lieu Louis de Fontanes (1757-1821) dont l'influence sur sa carrière ne saurait être sous-estimée. Ils se connaissent dès le début de la Révolution, où Fontanes se montre modéré. Monarchiste et traditionaliste, mais sans excès, courtisan mais sans compromission, arriviste mais avec un sens réel de l'amitié, sa carrière ira au-delà de ce que ses talents poétiques assez timorés auraient pu laisser entrevoir. Napoléon va le nommer Grand-Maître de l'Université en 1808, ce qui lui permettra d'y placer aux postes clés des monarchistes et de restaurer les études sous une forme qui va durer au long du siècle en y imprimant sa marque. Ses amis, Joseph Joubert (1754-1824), Philibert Guéneau de Mussy (1776-1834), Mathieu Molé (1881-1855) futur ministre de Louis-Philippe, Charles-Julien Lioult de Chênedollé (1769-1833) poète lui aussi et surtout Louis-Gabriel-Ambroise de Bonald (1754-1840) natif de Millau, qui vient de rentrer d'émigration et devient le théoricien contre-révolutionnaire de premier plan que l'on connaît, forment un groupe étroit qui, au-delà de la réaction à la philosophie révolutionnaire, va être le terreau du romantisme français².

Chateaubriand profite de ces appuis pour entrer brièvement dans la carrière diplomatique. Secrétaire d'ambassade à Rome sous la férule du cardinal Fesch (1763-1839) il s'y compromet par ses maladresses si bien qu'il est rappelé au bout de six mois. Nommé chargé d'affaires auprès de la république du Valais, il démissionne avec fracas, avant même de prendre ses fonctions, à l'annonce de l'exécution du duc d'Enghien et se mue dès lors en ennemi irréductible de celui qui va devenir empereur.

Ghislain de Diesbach, *Chateaubriand*, Paris, Perrin, 1995 ; Jean d'Ormesson, *Album Chateaubriand*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade. Album », 1988 ; Jean-Claude Berchet, *Chateaubriand*, Paris, Gallimard, 2012...

² Sur cette période de la vie intellectuelle en France voir en tout premier lieu C. A. Sainte-Beuve *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire* (1860), rééd. Paris, Classiques Garnier, 1948 et bien sûr M. Fumaroli, *Chateaubriand : poésie et Terreur*, Paris, Éditions de Fallois, 2003.

Sa vie ne se limite pas à ces pérépéties. En bon romantique naissant, ses affaires sentimentales l'occupent beaucoup, n'entamant pas le dévouement de sa femme³...Pauline de Beaumont (1768-1803) s'attache pour ne pas dire s'accroche à lui, dans toute la force du terme, allant jusqu'à le retrouver à Rome, mourante de tuberculose, fascinant pourtant la haute société romaine, et permettant à notre auteur de lui élever un mausolée toujours visible dans St Louis des Français, exaltant ses mérites...et ceux de son amant. Delphine de Custine (1770-1826) prend la suite, pour peu de temps (la rupture définitive survient en juin 1806 !), et naît une passion plus ou moins exprimée pour Natalie de Laborde, comtesse de Noailles (1774-1835), qu'il veut conquérir.



Fig. 1 : Girodet, *Chateaubriand*, Musée de Saint-Malo

C'est que dans la droite ligne des convictions du cercle qui l'entoure, Chateaubriand participe au retour des anciennes idées qui va se traduire dix ans plus tard en politique. On ne le soulignera jamais assez, le romantisme naît de cette réaction, et de ce milieu de littérateurs assez classiques de l'ancien monde finissant. Notre auteur y met toute sa passion et en retire toute la gloire avec le *Génie du christianisme* (1802) et il veut poursuivre dans la même veine avec une épopée, les *Martyrs*, qui l'occupera longtemps. C'est un sensitif : il lui faut se pénétrer de l'esprit des lieux, humer l'air qu'ont connu ses héros, dont il se sent lui-même le fils, après la tourmente qui a englouti jusqu'à son propre frère, guillotiné en 1794. D'où la raison officielle de ce voyage. Sans en nier la réalité, elle n'est sans doute pas la seule, et c'est une indiscretion de cette perfide commère de Sainte-Beuve qui nous en livre une autre. Celui-ci va professer à Liège en 1848-1849 son cours sur Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire, qu'il publiera en 1860, pendant tardif et moins connu de son *Port-Royal*. Il y insère un passage des *Mémoires d'Outre-Tombe*, encore inédits, et dont il a vu le manuscrit, passage qui ne figure pas d'ailleurs dans le texte définitif mais dont l'authenticité paraît certaine. Que nous dit cette indiscretion peu louable ?

« Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce voyage commencé au port de Desdemona et d'Othello ? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir ? Une seule pensée m'absorbait ; je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés à l'Étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne ! Aurait-on gardé mon souvenir ainsi, que j'avais traversé mes épreuves ? Que de malheurs ont suivi ce mystère ! Le soleil les éclaire encore... Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de délire⁴. »

³ On ne peut bien sûr omettre l'histoire romancée qui en est donnée par J. d'Ormesson, *Mon dernier rêve sera pour vous : une biographie sentimentale de Chateaubriand*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1982.

⁴ C. A. Sainte Beuve, *op. cit.* (édition 1948) T. 2 p. 58.

La perspective change : d'un pèlerinage aux sources, d'une remontée à l'origine de la culture européenne on passe à un acte de bravoure fait pour séduire sa dulcinée ! Et cela n'émeut pas plus notre pèlerin pour qui ces différents ordres d'émotion s'allient dans l'exaltation de son *moi*.

La préparation du voyage est minutieuse. Chateaubriand accumule avant et après celui-ci une documentation considérable, qu'il utilisera surabondamment lors de la rédaction de l'ouvrage, rendant celui-ci parfois indigeste, souvent scientifiquement dépassé, quand il ne verse pas dans l'imaginaire ou l'affectation...

Il faut prendre aussi ses dispositions financières et administratives, car on se doute qu'un tel voyage n'était pas alors une simple promenade de santé, et nous voilà embarqués.

2. D'Athènes à Jérusalem

Chateaubriand, sa femme et son domestique Julien Potelin quittent Paris le 13 juillet 1806 et arrivent à Venise où le couple se sépare le 28 juillet⁵. Monsieur, toujours suivi de Julien, gagne Trieste, où il va se recueillir sur la tombe de deux des filles de Louis XV, mortes en exil, mesdames Adélaïde et Victoire. La mer est alors anglaise. Il lui faut trouver un navire neutre, et il embarque le 31 juillet sur un navire autrichien qui doit gagner Smyrne. Il décide de débarquer à Moron, dans le Péloponnèse, laissant le navire et Julien poursuivre leur route, non sans avoir convenu que le navire l'attende quelques jours au large du cap Sounion. Chateaubriand gagne Coron où il rencontre le consul de France, Vial, qui lui prodigue conseils et facilités pour le voyage, sachant les risques dans ces contrées sous tutelle ottomane, entre nonchalance et bandes de brigands. Il lui procure notamment un guide et interprète, Joseph, qui doit lui aussi se rendre à Smyrne.

Les étapes du voyage ne sont pas toutes connues avec une parfaite précision, car Chateaubriand dans son texte se montre aussi fantaisiste que dans ses récits d'Amérique. Nous disposons de deux sources fiables, le journal de Julien et les rapports du vice-consul de France à Athènes, Louis-François-Sébastien Fauvel (1753-1838). Les dates ne concordent pas toutes : Chateaubriand affirme être parti de Coron le 12 août, serait arrivé le 23 à Athènes par la terre. Or on sait par Fauvel qu'il serait arrivé par mer à Athènes le 19 et qu'il y aurait séjourné moins longtemps que ce qu'il affirme, avec une concordance qui ne se retrouve qu'au moment de quitter la Grèce continentale, le 29. Pourquoi ces divergences, qu'on ne peut imputer simplement à des erreurs de la mémoire ? Pourquoi inventer une boucle par le sud de la Morée (nom alors du Péloponnèse) qui ne montre rien de palpitant ? Pour ce qui est de l'arrivée à Athènes par terre, c'est pour insinuer qu'il a pu voir Éleusis et Salamine, ce qui semble un gros mensonge...

Tenons-nous en aux étapes certaines à ce moment du voyage, Sparte et Corinthe. Il arrive à Mistra après avoir traversé les monts Taygète. Il sait qu'il est tout près de l'emplacement de Sparte, bien oublié des autochtones. Il s'enquiert, furète et, ô

⁵ L'édition originale de l'*Itinéraire* est parue en 1811 à Paris en 3 volumes chez Le Normant. L'édition de référence est celle des *Œuvres complètes* éditées par Ladvoat, dernière revue par l'auteur. Pour le lecteur d'aujourd'hui on ne peut que recommander l'édition de J. C. Berchet dans la collection Folio classique, qui est pourvue d'une excellente introduction et d'abondantes notes. Des textes annexes complémentaires figurent dans l'édition de la Pléiade, Gallimard, *Œuvres romanesques et voyages*, T. 2, 1969.

joie, comprend dans les faubourgs de la ville où aller. Sur les berges de l'Eurotas, il en est sûr, il localise l'antique Lacédémone. L'émotion qui l'étreint nous donne certaines des plus belles pages du livre. Il reconnaît tel et tel monument, pense en vain toucher la tombe de Léonidas, mêlant souvenirs livresques et investigations de terrain. Il passe la nuit tout près, à la belle étoile avant de reprendre la route. Il arrive à Argos, où l'attend le médecin Avramiotti. Celui-ci est impatient de lui étaler sa science, de lui montrer les ruines qu'il a répertoriées. Las ! Chateaubriand reste froid et son hôte ne manquera pas plus tard de publier un opuscule assassin sur ce bref passage⁶. C'est que, comme le dira Chateaubriand à son ami Marcellus en 1822 :

« ce médecin rancunier et pointilleux ne m'a fait grâce de rien... quand j'errais dans les ruines avec l'ombre d'Agamemnon, il voulait me faire mesurer des pierres⁷ ».



Fig. 2. Vue de l'intérieur du Parthénon vers 1806, Dodwell, British Library

On a vu les incertitudes (ou plutôt les fictions) qui suivent ce passage à Argos. Chateaubriand dit être arrivé à Athènes le 19 août : ce fut plutôt le 23. Il y est reçu par le vice-consul de France, Fauvel, qui a reçu des instructions du ministère et de



Fig. 3. Erechtheion vers 1806, Dodwell, British Library

l'ambassadeur à Constantinople, le maréchal Sébastiani (1772-1851). Il n'a guère à se

⁶ Avramiotti. *Alcuni cenni critici...sul viaggio in Grecia del signor Chateaubriand*, Padoue, Bettoni, 1816.

⁷ Marcellus. *Chateaubriand et son temps*, Michel Lévy, Paris, 1859, p. 438.

forcer, car il est en relation avec tout le monde savant (lui-même est associé de l'Institut), est un archéologue érudit et compétent, à qui le Louvre doit de nombreuses acquisitions et qui sait s'opposer aux anglais envahissants. Il conçoit à la vision qu'a Chateaubriand de l'Antiquité. Curieux personnage du reste, peu admiratif des Grecs ses contemporains, et qui préférera partir lors de l'indépendance hellénique pour aller mourir à Smyrne ! En sa compagnie, Chateaubriand séjourne quatre jours à Athènes. Il visite bien sûr, mais ses choix ne sont pas forcément ceux que l'on attendrait. Il ne peut manquer de se rendre à l'Acropole qui se relève à peine des mutilations qui lui ont été infligées depuis un siècle (Fig. 2 et 3) : bombardement par les Vénitiens de 1687 qui fait exploser la poudrière hébergée dans le Parthénon, « prélèvements » de Lord Elgin de 1801 à 1803 qui finissent par orner le British Museum, sans compter les rapines de moindre importance, dont celles menées par Choiseul-Gouffier (1752-1817) durant son ambassade à Constantinople (1784-1791)...avec l'aide du dévoué Fauvel :

« Athènes, l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloraient des plus belles teintes de la fleur du pêcher ; les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief ; au loin, la mer et le Pirée étaient tout blancs de lumière ; et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant, comme un rocher de pourpre et de feu. Tout passe, tout finit dans ce monde. Où sont allés les génies divins qui élevèrent le temple sur les débris duquel j'étais assis ? Ce soleil, qui peut-être éclairait les derniers soupirs de la pauvre fille de Mégare, avait vu mourir la brillante Aspasia. Ce tableau de l'Attique, ce spectacle que je contemplais, avait été contemplé par des yeux fermés depuis deux mille ans. Je passerai à mon tour : d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines⁸. »



Fig. 4 : *Smyrne*, Carne, Allom, Bartlett, Stafford (1861) *British Library*

Mais il faut repartir, car le navire attend. Chateaubriand quitte Athènes le 23 août, s'arrête à Kératia, près du cap Sounion, pendant une semaine terrassé par la fièvre, arrive enfin à la mer, mais nulle trace du navire qui n'a pu attendre jusque-là et est reparti depuis une quinzaine de jours. Qu'à cela ne tienne, il embarque sur un autre vaisseau qui, lui faisant longer les îles de Zéa, Tino et Chio, le dépose à Smyrne le 2 septembre (Fig. 4), où il retrouve Julien. Le projet est maintenant de gagner la Terre sainte, mais en passant par Constantinople qu'on rejoindra par voie de terre, en visitant le site de Troie. Hélas ! La région est infestée de brigands et les autorités locales (et combien de portraits savoureux desdites autorités, qu'il faut cajoler, adoucir ou menacer !) imposent un trajet

⁸ *Itinéraire*, éd. Le Normant, T. 1, p. 207-208. Ed. Berchet p. 187.

par l'intérieur des terres, loin des murs de l'antique Ilion, puis une brève traversée maritime pour arriver à la capitale. On chercherait en vain la moindre description précise de la ville cosmopolite, la moindre rêverie sur les révolutions des empires, tant est vive la haine de l'auteur pour le monde ottoman. Après quelques visites à Sébastiani, et à sa femme qui le charme et mourra quelques jours plus tard, il s'embarque sur un navire de pèlerins. Le voilà fidèle à son image, veillant sur le pont, ne manifestant pas trop de crainte devant cette navigation approximative. On fait escale à Çeşme puis sur l'île de Rhodes (Fig. 5) où il peut voir les vestiges de ces chevaliers de St Jean-de-Jérusalem qu'il faillit rejoindre et c'est le débarquement à Jaffa le 1^{er} octobre.



Fig. 5 Ruines médiévales à Rhodes, Carne, Allom, Bartlett, Stafford (1861) *British Library*

Très bien reçu par les pères franciscains il prend le chemin de Jérusalem où il parvient le 4 octobre. Après avoir pris contact avec les pères franciscains custodes du Saint-Sépulcre, il repart le lendemain pour visiter la basilique de la Nativité à Bethléem puis se dirige vers la Mer morte en passant par le monastère de Mar-Saba. Et abondent les récits épiques, menaces des bandes armées, populations locales qu'il faut savoir



Fig. 6 : *Vue du St Sépulcre vers 1840*, Robert, Croly, Haghe, *NY Public Library*

mener. La Mer morte l'impressionne, il y passe une nuit puis remonte la vallée du Jourdain (où il remplit une gourde d'eau avec laquelle on baptisera le duc de Bordeaux) et revient à Jérusalem par Jéricho. Suivent cinq jours de visite et de méditations, notamment au Saint-Sépulcre (Fig. 6 et 7) qui va subir deux ans plus tard un incendie

majeur à la suite duquel l'agencement du lieu sera profondément affecté. Il y trouve des traces sensibles de la présence franque des croisades et l'on sent bien que sous la pesante présence ottomane, c'est là ce que cherche son cœur, plus encore que la Jérusalem juive ou paléochrétienne. L'écrivain ne peut manquer de retrouver les lieux décrits dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse, et de certifier l'exactitude du texte. Il se fait recevoir chevalier du Saint-Sépulcre avant son départ (bien qu'il essaie de faire croire qu'on l'en a supplié⁹ !) et revient à Jaffa où il s'embarque pour Alexandrie le 16 octobre. Arrivé en



1840, Robert, Croly, Haghe, NY

vue de Rosette il pousse jusqu'à Alexandrie puis remonte le Nil de Rosette jusqu'au Caire. Il ne voit les Pyramides que de loin, tant l'insécurité est grande dans ce pays encore sous domination française cinq ans auparavant. Il ne s'attarde pas aux tableaux du pays, jugeant que tout cela est bien connu, et que la *Description de l'Égypte* est en train d'instruire le monde entier de l'œuvre savante menée sous les auspices de Bonaparte il n'y a guère. Redescendant difficilement le Nil, il est bloqué une dizaine de jours à Alexandrie où il loge chez le consul, Drovetti. Il pense y avoir déchiffré l'inscription grecque mutilée de la colonne de Pompée, qui avait résisté à Fauvel... Mais on sent que le temps commence à lui peser et que l'appel de l'Alhambra où il sait que Natalie de Noailles l'attend pour la Semaine sainte se fait de plus en plus pressant : il s'agit de ne pas manquer le rendez-vous ! Le sort pourtant s'acharne : embarqué sur un méchant navire mené par des marins ignares, il erre du 23 novembre au 12 janvier sur la Méditerranée, pour aborder enfin à la Goulette. Il réside à Tunis jusqu'au 4 mars. Les

lieux l'inspirent, non tant la ville actuelle bien sûr que les mânes d'Hannibal, de Scipion ou de Saint Louis, et encore plus dans le cadre d'une compilation des œuvres consultées que *de visu*. Il voit cependant les ruines de Carthage la veille de son départ. Il faut tout de même conclure : embarqué sur un navire américain le 9 mars, il arrive à Algésiras le 30. Natalie de Noailles, fidèle à sa promesse, vient suivre la Semaine sainte à Séville en compagnie d'Hyde de Neuville (1776-1857), officiellement pour y retrouver son frère, Alexandre de Laborde, alors en mission archéologique en Espagne. Les retrouvailles ont lieu à l'Alhambra, au jour dit et les deux amants reviennent lentement jusqu'à Burgos. Chateaubriand regagne alors seul la France, par petites étapes, pour retrouver Paris le 5 juin.

Loin de se reposer de tant d'épreuves, il publie dans le *Mercure de France* du 4 juillet un article incendiaire sur le despotisme impérial, qui prend prétexte d'une recension du *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne* d'Alexandre de Laborde et y ajoute d'ailleurs de fort belles pages relatant ses récentes aventures qui prendront place dans le texte définitif de l'*Itinéraire*. Le *Mercure* est supprimé, Chateaubriand assigné à résidence loin de Paris s'installe à la Vallée-aux-Loups, et peut donner tout son temps à la littérature.

⁹ Voir sur ce point la note de JC Berchet, dans son édition de l'*Itinéraire*, p. 710.

3. Aux sources du Moi

Dès son retour en France, Chateaubriand s'attelle aux *Martyrs*. Le livre paraît en 1809 et n'est pas un franc succès : le choix fait de transformer le roman en épopée en prose, l'intrigue qui paraît un peu artificielle, le sujet apparent, le triomphe de la religion chrétienne, sont trop en décalage avec l'état présent des esprits. Le public comprend mal le thème philosophique qui sous-tend l'œuvre : la place fédératrice du christianisme lors du basculement d'un monde, à savoir la fin de l'Antiquité, et le parallèle suggéré avec la situation de la France contemporaine. Chateaubriand est désagréablement surpris et quelque peu désemparé. Il annonce dans les éditions qui suivent son intention d'utiliser les notes prises lors du voyage en vue d'un tout autre ouvrage. C'est en février 1811 que paraît enfin chez Le Normant l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce, et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne*. Le succès est là immédiat, et l'œuvre demeurera l'une des préférées de l'auteur.

C'est que l'ouvrage ouvre une voie nouvelle dans la littérature des voyages. Celle-ci est pourtant abondante et très bien représentée tout au long du XVIII^e siècle, mais elle s'intègre dans des cadres théoriques divers et bien fixés. Il y a le voyage savant, qui répertorie avec exactitude tout en comparant aux sources et en expliquant. Les naturalistes s'y sont employés, tels, entre bien d'autres, le danois Forskal (1732-1763) avec sa *Flora aegyptico-arabica*, et qui se poursuit par l'ouvrage collectif de la *Description de l'Égypte* rapportant les travaux des savants de l'expédition d'Égypte dont la publication vient de commencer (et dont la partie botanique est coordonnée par Alire Raffeneau-Delile, futur directeur du Jardin des plantes de Montpellier). Les archéologues ne sont bien sûr pas en reste, y compris dans la *Description*, ni les philologues. À côté de ce voyage savant, le voyage philosophique a conquis ses lettres de noblesse. Comment ne pas rappeler le nom de Volney (1757-1820) qui séjourne en Égypte puis en Syrie et en ramène un *Voyage en Syrie et en Égypte, pendant les années 1783, 1784 & 1785*, plutôt dans la veine historique, puis, une fois arrivée la Révolution les *Ruines ou Méditations sur les révolutions des empires* en 1791. Il y a enfin le voyage romancé, à visée souvent pédagogique, dans la veine des *Aventures de Télémaque* de Fénelon publié en 1699, et dont il faut citer un exemple alors très connu, le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, de l'abbé J.J. Barthélemy (1716-1795), paru en 1788.

Sous ces aspects divers, ces ouvrages classiques demeurent impersonnels. Qu'il s'agisse de science, de philosophie ou de pédagogie, l'auteur s'efface devant l'objet. Le *Journal de voyage en Italie* de Montaigne, au ton beaucoup plus intime, a certes été publié pour la première fois en 1774, mais on ne peut dire qu'il fasse date dans l'histoire des *Voyages* à l'époque. Tout autre est le statut de l'*Itinéraire*. La mise en scène personnelle est au premier plan, elle fait le charme immédiat de l'œuvre, qui est celle d'un auteur en vue dont on guette chaque production. Après lui, et tout au long du siècle, nombreux sont ceux qui publieront des *Voyages* : Lamartine avec son *Voyage en Orient* (1835) qui coûtera la vie à sa fille Julia, Nerval et son propre *Voyage en Orient* (1851), Flaubert et son *Voyage en Égypte* (publié posthume en 1881), sans oublier diverses œuvres de Renan relatant notamment ses missions orientales et qui y perdra, lui, sa sœur Henriette en 1861, Maurras avec *Anthinéa* (1901). Tous relatent cette quête vers le Levant, et dans le genre voyage brillent aussi Stendhal, Gautier, Taine ou Barrès (pensons entre autres au *Voyage de Sparte*, 1906) voire Loti. Après Chateaubriand on ne peut plus écrire le voyage de façon neutre, il est devenu un *moi* face à un spectacle cherché, désiré, rêvé.

Le moi qui se fait jour à l'âme de Chateaubriand au cours de ce périple est aussi un développement du moi qui était déjà à l'œuvre en Amérique. Il s'agissait alors de

vivre son émotion dans un paysage vierge, sans lien préexistant avec l'auteur. Dans l'*Itinéraire*, la perspective change radicalement : c'est un retour aux sources, et l'émotion ressentie soulève tout l'être, puisque c'est une part du moi qui renaît. Emblématique est sans nul doute l'évocation de la découverte des ruines de Sparte. Plus personne ne sait où elles se trouvent, et c'est par des recoupements minutieux et des éclairs subits que le voyageur arrive, sans aucun doute possible, devant les restes de cette ville qui a tant compté dans la pensée grecque et, partant, dans l'esprit même du narrateur :

« Je mis pied à terre, et je montai encourant sur la colline de la citadelle. Comme j'arrivais à son sommet, le soleil se levait derrière les monts Ménélaïons. Quel beau spectacle, mais qu'il était triste ! L'Eurotas coulant solitaire sous les débris du pont Babyx ; des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces ruines ! Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène. Un mélange d'admiration et de douleur arrêta mes pas et ma pensée ; le silence était profond autour de moi : je voulus du moins faire parler l'écho dans des lieux où la voix humaine ne se faisait plus entendre, et je criai de toute ma force : Léonidas ! Aucune ruine ne répéta ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié¹⁰. »

L'événement le marque profondément :

« C'était le 18 août 1806, à neuf heures du matin, que je fis seul, le long de l'Eurotas, cette promenade qui ne s'effacera jamais de ma mémoire¹¹. »

Le souvenir de l'Amérique ne l'a pas quitté, mais c'est un autre moi qu'il s'agit maintenant de retrouver :

« Après le souper, Joseph apporta ma selle qui me servait ordinairement d'oreiller ; je m'enveloppai dans mon manteau, et je me couchai au bord de l'Eurotas sous un laurier. La nuit était si pure et si sereine, que la Voie Lactée formait comme une aube réfléchie par l'eau du fleuve, et à la clarté de laquelle on aurait pu lire. Je m'endormis les yeux attachés au ciel, ayant précisément au-dessus de ma tête la belle constellation du Cygne de Léda. Je me rappelle encore le plaisir que j'éprouvais autrefois à me reposer ainsi dans les bois de l'Amérique, et surtout à me réveiller au milieu de la nuit. J'écoutais le bruit du vent dans la solitude, le brame des daims et des cerfs, le mugissement d'une cataracte éloignée, tandis que mon bûcher à demi éteint rougissait en dessous le feuillage des arbres. J'aimais jusqu'à la voix de l'Iroquois, lorsqu'il élevait un cri du sein des forêts, et qu'à la clarté des étoiles, dans le silence de la nature, il semblait proclamer sa liberté sans bornes [...] Je n'irais plus chercher une terre nouvelle qui n'a point été déchirée par le soc de la charrue ; il me faut à présent de vieux déserts qui me rendent à volonté les murs de Babylone, ou les légions de Pharsale, *grandia ossa* ! des champs dont les sillons m'instruisent, et où je retrouve, homme que je suis, le sang, les larmes et les sueurs de l'homme.¹² »

Le voyageur est désormais en pleine quête active : c'est d'un moi reconstruit qu'il s'agit, il puise et remet au jour ce qui le fait lui-même.

Cette reconstruction suppose la *liberté*. Chateaubriand en arrive à un moment de sa vie où ce thème l'obsède de plus en plus. Il était certes ivre de la liberté de la jeunesse sur la terre d'Amérique. Depuis son retour en France, il sent l'oppression

¹⁰ *Itinéraire*, éd. Le Normant, T. 1, p. 103. Ed. Berchet p. 130.

¹¹ *Ibid.* p. 112. Ed. Berchet p. 135.

¹² *Ibid.* p. 120. Ed. Berchet p. 139-140.

politique et le lien se fait tout naturellement entre le Moi et la liberté, qui implique cette liberté politique, mais qui ne s'y réduit pas.

S'il est un refrain répété presque à chaque page, c'est la dénonciation violente, absolue, du despotisme oriental (Fig. 8), et l'on sent bien en miroir la violente condamnation du despotisme occidental. Dans l'article du *Mercur*e cité plus haut, les pages cinglantes adressées en filigrane au pouvoir impérial sont illustrées par des évocations superbes de ce que vivent en permanence les peuples qu'il vient de côtoyer, faisant ressortir par là-même la supériorité du christianisme et, à un moindre degré, du judaïsme :

« Pour tout bruit dans la cité déicide, on entend par intervalles le galop de la cavale du désert : c'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin, ou qui va piller le Fellah [...] Et qu'y a-t-il de plus merveilleux, même aux yeux du philosophe, que cette rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem au pied du Calvaire : la première s'affligeant à l'aspect du sépulcre de Jésus-Christ ressuscité ; la seconde se consolant auprès du seul Tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles¹³ ! »

C'est que la liberté est l'essence même du christianisme, comme le soulignera un philosophe que Chateaubriand aurait pu connaître mais qui est resté largement oublié jusqu'à ce que le montpelliérain Charles Renouvier ne l'édite et n'insiste sur l'importance de son œuvre : Jules Lequier (1814-1862). Chateaubriand a de la liberté chrétienne une vision très personnaliste voire individualiste, au rebours de nombre de ténors du parti catholique. Le jeune Lamennais, qui va commencer à en être un des représentants les plus admirés (il va publier le premier volume de *l'Essai sur l'indifférence en matière de religion* en 1817) sera catégorique : nous devons croire *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est*, ce qui a été cru partout, toujours et par tous, comme l'avait dit St Vincent de Lérins (qui en faisait, lui, un critère de discernement mais non un absolu). La vérité est affaire collective, et il n'y a point de liberté qui prévale contre ce fait. Ce *traditionalisme* théologique sera condamné à plusieurs reprises au long du siècle par les papes, pourtant par ailleurs fort traditionalistes ! Et lorsque Lamennais quittera l'Église au nom de la liberté, il s'agira de la liberté *collective* du peuple, comme le marquera bien sa volonté de se faire enterrer dans la fosse commune. Tout autre est la liberté que commence à comprendre Chateaubriand dans la contemplation des empires passés et dans l'oppression ottomane du christianisme : croix et liberté sont indissociables, mais le cheminement qui y conduit ne peut être qu'un cheminement personnel, et donc solitaire, réconciliant tradition et liberté. C'est celui qu'il a vécu au long de son périple. Et *l'Itinéraire* devient ainsi une invitation au voyage, mais à un autre voyage, au même cheminement vers la liberté.



du Temple, Robert, Croly, Haghe, NY Public

¹³ *Ibid.* T. 3, p. 45 et 48. Ed. Berchet p. 448 et 450. Cet extrait est déjà présent dans l'article du *Mercur*e.

In fine, c'est le thème de la *solitude* qui devient de plus en plus prégnant, jusqu'à être le leitmotiv des *Mémoires*. Au long de l'*Itinéraire*, il prend soin de se dépeindre



Fig. 9 : H. Rigaud, *Portrait de l'abbé de Rancé*, Abbaye de la Trappe

seul : rêvant sur les ruines de Sparte, méditant à la proue des navires successifs qui l'emmènent, contemplant la désolation de la Mer Morte... Certes, Chateaubriand à son retour d'Orient va rêver longtemps encore de gloire politique et militaire, puis ses échecs successifs, l'âge qui avance et les passions qui s'éteignent l'isoleront de plus en plus. Cette solitude n'est pas subie, elle est désirée, sinon provoquée. Est-ce un hasard si la dernière œuvre qu'il publiera en 1844 sera cette *Vie de Rancé*, qu'admirait si fort Gide, et que son confesseur lui avait imposée comme pénitence, sans doute pour, entre autres, toutes les « belles madames » dont Natalie de Noailles ne fut pas la moindre (Fig. 9)... ? Les grands écrivains vraient aller plus souvent à confesse ! En mourant Rancé s'est éloigné de sa solitude comme Lycurgue la vallée de Lacédémone¹⁴... ». En sa dernière inture, l'écrivain marie donc la solitude de la Trappe celle des ruines de Sparte !

L'*Itinéraire* est bien un ouvrage fascinant à plus d'un titre. Livre hybride, mêlant érudition hors d'âge mais qui n'est pas sans charmes en tant que vestige, littéraire celui-là, il séduit toujours le lecteur d'aujourd'hui par ce renversement de perspective qui rend chacun le complice, l'émule, le frère du pèlerin. En lui se mêlent mythe, en tant que remontée aux sources imagées de notre être au monde, rêve d'une réalité transcendée, récit d'un quotidien qui nous amène à réfléchir à bien des choses. C'est là que l'on éprouve à quel point son auteur put être appelé l'*Enchanteur*. Il est aussi rupture et dévoilement pour Chateaubriand lui-même, qui va é



Fig. 10 : Tombe de Chateaubriand sur l'île du Grand-Bé, Saint-Malo

ient (Fig. 10) où il pourra écrire, au moment suprême de fermer ses *Mémoires* :

« Il ne me reste plus qu'à m'asseoir au bord de ma fosse ; après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité¹⁵. »

¹⁴ Chateaubriand, *Vie de Rancé*, Paris, coll. Garnier Flammarion, 1969, p. 183.

¹⁵ *Mémoires d'outre-tombe*, Gallimard, Pléiade, 1976, T. 2, p. 939.